

Marie-Laure FLOREA
ICAR/Université de Lyon II

Adeline WRONA
GRIPIC/Université Paris-Sorbonne CELSA

Présentation

Deuil en ligne. Les discours funéraires à l'ère du numérique

La mort a toujours donné lieu à des discours, destinés à rendre hommage au défunt, à honorer sa mémoire, à entamer le travail du deuil et à rassembler les vivants. Éloges funèbres, oraisons, nécrologies, épitaphes... : que ce soit dans le cercle privé de la famille et des proches ou dans la sphère publique pour les défunts illustres, la parole est corollaire du trépas.

L'émergence des nouveaux médias a fait naître de nouvelles formes discursives autour de la mort. Des mémoriaux sur les réseaux sociaux aux nécrologies en ligne de la presse écrite, des cimetières virtuels aux « QR codes » apposés sur les tombes, renvoyant le visiteur venu se recueillir à un espace en ligne où il peut partager son deuil : les discours sur la mort n'échappent pas à l'invasion du numérique. Ce numéro de *Semen* se donne pour objectif d'investiguer les formes de ces discours digitalisés sur la mort et les morts, leurs fonctions, leur place dans l'espace discursif du deuil, ainsi que leur éventuelle influence sur les discours de deuil traditionnels.

Les articles réunis dans ce numéro se donnent les moyens d'observer les invariants et les évolutions des discours de deuil : à l'heure où internet a envahi la sphère publique et privée, la mort est-elle toujours accueillie et dite de la même façon ? Depuis le développement du genre multimillénaire qu'est l'éloge funèbre, d'autres transformations majeures ont bien sûr eu lieu, notamment suite à la naissance de l'imprimerie puis lors de l'essor de la presse : toutefois, le genre n'avait pas été affecté de façon radicale. Le développement d'internet et des nouveaux médias constitue une nouvelle évolution susceptible d'infléchir les pratiques discursives (Bourdaloie, 2015) : quelle influence cet essor a-t-il exercée sur les discours de deuil ? Peut-on observer certaines tendances ? Des mutations profondes ? Ces transformations sont-elles analogues à celles que le numérique a engendrées dans d'autres domaines, qu'ils soient discursifs (à l'instar de l'influence du blogging sur la littérature, cf. Candel, 2008, Gefen, 2010) ou non (on peut citer par exemple l'influence des réseaux sociaux sur les formes de

sociabilité, cf. Casili, 2010, Petiau, 2011). En un mot, ces nouveaux discours altèrent-ils la façon de faire société autour du mort ?

1. Les discours de deuil

Avant d'aborder le cœur du sujet, en analysant les effets discursifs propres à la mise en ligne du deuil, il est nécessaire de dresser un état des lieux de la ritualité funéraire préalable à l'émergence du numérique : c'est cette approche comparative qui permettra de mettre en évidence les inflexions et les mutations liées à la digitalisation des discours de deuil.

1.1. La ritualité funéraire : état de l'art anthropologique

L'analyse des discours de deuil en ligne ne peut faire l'économie d'un détour par l'anthropologie : en effet, dans la mesure où ce qui touche à la mort dépasse le cadre purement linguistique et est pénétré par des facteurs culturels, psychologiques et philosophiques, il est nécessaire de prendre en compte la dimension anthropologique du langage et d'articuler les analyses purement discursives ou communicationnelles à des références anthropologiques, qui balisent le propos et éclairent la lecture.

On sait aujourd'hui que les rites funéraires remplissent trois fonctions principales :

Il y a bien longtemps déjà que les anthropologues [...] considèrent que les rites funéraires comportent trois fonctions essentielles : régler le devenir du défunt, soutenir les proches endeuillés et ressouder la communauté. (Hanus, 1998 : 8)

La ritualité funéraire est dès lors centrée sur trois entités distinctes : le mort, les proches et la communauté. Afin de redonner sa place à chacune de ces entités et de permettre que la vie continue au-delà du décès d'un membre de la communauté, le rite repose sur la stabilité, la régularité, l'ordre (Van Gennep, 1909), qui permettent d'effacer le chaos engendré par le décès. Cet ordre se lit à plusieurs niveaux dans la ritualité funéraire : temporel, spatial, linguistique.

L'ordre peut en premier lieu être temporel : le déroulement du rituel est en effet très codifié, l'organisation en étant réglée à l'avance et répétée de façon immuable à chaque décès. De plus, le rite s'inscrit dans une temporalité plus longue, puisqu'il est réactivé périodiquement, à l'occasion de l'anniversaire du décès par exemple, qui donne lieu à une commémoration destinée à entretenir le souvenir du disparu, ce qui permet d'ordonner le temps dans une dimension plus longue. Les rites funéraires, dans leur organisation et dans leur périodicité, ont ainsi pour fonction de structurer le

temps, au moment où la mort semble en briser le fil, et où le deuil brouille la perception du temps qui passe, faisant de chaque instant une éternité.

En second lieu, l'ordre du rituel funéraire est également spatial : le rite impose une séparation entre les vivants et les morts, et une organisation très codifiée de la disposition des défunts. En effet, l'alignement des tombes, le regroupement des familles par caveaux, la catégorisation des sépultures en fonction de la classe sociale des défunts qu'elles accueillent, de la masse des anonymes enterrés dans la fosse commune au mausolée richement orné, dernière demeure de ceux qui étaient déjà les plus visibles de leur vivant, tout cela donne lieu à une véritable géographie du cimetière, qui reproduit souvent à son échelle les hiérarchies et organisations du monde des vivants (Urbain, 1989 ; Zonabend, 1973). Les rites visent ainsi à structurer l'espace, aussi bien en ce qui concerne spécifiquement les lieux consacrés aux défunts que dans l'articulation entre le territoire des vivants et celui des morts.

Enfin, l'ordre se lit également dans la dimension verbale des rites funéraires : la présence de formules codifiées de condoléances et l'existence de genres de discours dédiés montrent que la ritualité funéraire cherche à organiser le discours. C'est ce qu'affirme Andrea Martignoni :

L'écriture, « presque » essentielle du regard et de la conscience historique, se doit d'être considérée ici comme l'expression d'une volonté de codification des langages d'accompagnement du mort entre le temps réel du trépas et le temps dilaté du deuil. (Martignoni, 2004 : 11)

Cette « codification des langages » a lieu notamment par le biais du recours à des patrons (que ce soit à l'échelle de la phrase ou à celle du texte), qui fonctionnent comme des cadres permettant de canaliser et d'ordonner la parole, qui, à l'aube du deuil, est saturée d'émotions et risque de surgir diffuse, confuse.

1.2. Deux genres de discours traditionnels

Cette « codification des langages » se traduit essentiellement au plan linguistique par une ritualisation générique :

Le rite propose une structure linguistique disponible qui va permettre tout à la fois de verbaliser les émotions et de les canaliser sous une forme régulée, ordonnée. (Delteil, 1995 : 235)

La ritualité funéraire s'articule autour de deux genres de discours principaux : l'éloge funèbre et l'épithaphe. On verra au cours de ce dossier combien les pratiques numériques de deuil s'appuient sur ces discours très anciens.

En premier lieu, l'éloge funèbre, ce discours prononcé à l'occasion de la mort d'un proche, qui mêle célébration et déploration, fait partie des plus anciens genres de discours que l'on connaisse. Ainsi, le premier texte littéraire identifié, *L'épopée de Gilgamesh*, comporte un éloge funèbre, prononcé par Gilgamesh lors de la mort d'Enkidu. Cet éloge est pour lui l'occasion de rappeler les exploits de son ami disparu, en incitant tout son peuple à le pleurer et à partager son deuil. Ce sont là, on le voit, des fonctions très proches de celles qu'assument les nouveaux discours funéraires en ligne : eux aussi comportent, on le verra dans le dossier, une dimension épictique fondamentale, telle que l'a théorisée Aristote dans sa *Rhétorique* (2007 : 191-203). L'éloge funèbre, comme son nom l'indique, est un discours de célébration, qui a valeur d'hommage *post-mortem*. Ainsi, des genres de discours spécifiques, destinés à évoquer la mémoire d'un défunt suite à sa mort, se sont développés très tôt, et ils font probablement partie des premiers genres de discours qui ont existé.

En second lieu, l'épithaphe semble être le pendant écrit de l'éloge funèbre, également destiné à entretenir la mémoire des défunts. C'est également l'un des plus anciens genres de discours connus : une des premières inscriptions en hiéroglyphes que l'on connaisse a été retrouvée sur la stèle funéraire du « Roi Serpent », à Abydos, qui remonte à la fin du quatrième millénaire avant notre ère (Ziegler et Bovot, 2001 : 94). Cette stèle qui se situe à proximité de sa sépulture indique le nom du roi et sa titulature. Peu à peu, à mesure que la ritualité funéraire égyptienne se développera, les épithaphes s'enrichiront, mentionnant le nom des membres de la famille du défunt, ses principaux faits d'armes. Elles comportent parfois également des adresses au passant, qui sera incité à s'inspirer du récit de vie qui précède pour s'en faire un modèle de vie. Le genre de discours de l'épithaphe fleurira également dans l'Antiquité grecque et romaine, les premières inscriptions funéraires en grec remontant aux débuts de la civilisation grecque, vers le septième siècle avant notre ère (Svenbro, 1988).

Ces deux genres de discours originels vont ensuite, selon les lieux et les époques, se décliner en *elogium* (dans l'Antiquité romaine), en oraison funèbre (en contexte religieux), en tombeau (en tant que genre littéraire ou musical), en *manifesto mortuario* (ces affiches qui fleurissent dans les rues des pays méditerranéens lors d'un décès), en nécrologe (un calendrier égrenant les noms de saints ou de personnalités religieuses décédés), en monuments aux morts, puis, avec l'apparition et l'essor de la presse, en faire-part de décès et en nécrologie, et enfin, lors du développement du numérique, en blogs mémoriels, en comptes de commémoration sur les réseaux sociaux ou en mémoriaux numériques.

2. Le bouleversement numérique

2.1. Un bouleversement généralisé

« Transition », « révolution », « fracture » ou encore « conversion » : le numérique est perçu comme une transformation affectant l'ensemble des activités contemporaines. Parce que les formes discursives sont aussi affaire de supports, de contextes de communication, et de dispositifs d'énonciation, elles ne sauraient échapper à la mutation technique associée au passage de l'écrit à l'écran. Les travaux menés autour des « écrits d'écran » (Souchier, Jeanneret, Le Marec, 2003, Jeanneret, 2008 et 2014), l'analyse d'un « humanisme numérique » (Doueihy, 2011), la définition d'un nouveau « sens de la technique » lié à la prééminence du calcul dans l'informatisation de la société (Bachimont, 2010) : autant de perspectives théoriques qui fournissent des cadres pour saisir ce que le numérique « fait » à nos sociétés. D'une manière générale, ce qu'on appelle le numérique renvoie massivement à des phénomènes d'écriture et de lecture, qu'il s'agisse des compétences nécessaires à la « numératie » - terme forgé sur le modèle de la « littératie » décrite par l'anthropologue Jack Goody – ou bien d'une incitation à la textualisation systématique des pratiques sociales. Aussi les pratiques discursives se trouvent-elles au cœur de cette mutation, quel que soit le champ d'activités concerné.

2.2. Spécificité des discours de deuil

Comme on vient de le voir, le développement du numérique a généré de profonds bouleversements dans l'économie des discours : renouvellement de formes anciennes, apparition de nouvelles modalités d'écriture, inflation du nombre d'écrits et d'émetteurs potentiels... Néanmoins, la situation est un peu particulière dans le cas des discours de deuil : on a vu que la ritualité funéraire s'accommodait peu des changements, quels qu'ils soient, puisqu'un des intérêts du rite est de mettre de l'ordre dans le chaos généré par le décès. Le rite est par définition routinier, cadré, fixé, codifié, et c'est le respect de cette séquence d'actions stéréotypées qui garantit son efficacité. On peut dès lors s'interroger sur l'effet entraîné par des transformations sociotechniques sur ces discours dont la spécificité les rend peu perméables aux changements. Ceci pose plusieurs problèmes sur lesquels les divers articles de ce dossier répondent à des titres divers.

En premier lieu, on a vu qu'un des principaux éléments qui fondent la ritualité funéraire réside dans un ancrage spatial et temporel singulièrement marqué. Traditionnellement, la mémoire des morts s'entretient essentiellement dans un lieu physique dédié. Que l'on pense aux cimetières, aux monuments aux morts, aux cénotaphes, aux mausolées, aux temples japonais

destinés à célébrer les ancêtres : la ritualité funéraire investit de façon privilégiée certains lieux (qu'ils soient ceux où reposent les restes des disparus ou non). On note d'ailleurs l'emploi quasiment systématique du déictique spatial sur les inscriptions qui ornent ces monuments, insistant sur l'importance de ce lieu : ainsi, le « ici est tombé un héros » des plaques commémoratives ou le « ci-gît » de l'épithaphe de la pierre tombale permettent de faire du lieu le *medium* qui met en coprésence le défunt et la personne venue se recueillir. À cet égard, c'est donc l'ancrage spatial qui garantit l'efficacité de la commémoration. Il en va de même pour l'ancrage temporel : la ritualité funéraire est marquée par une codification très précise du temps, *via* des rendez-vous réguliers qui balisent la temporalité du deuil, ménageant des temps de commémoration individuelle ou collective.

Cette forte inscription spatiale et temporelle du deuil conduit à s'interroger sur les conséquences de l'émergence de nouvelles formes de ritualité funéraires numériques. En effet, la « dématérialisation »¹ des discours qui caractérise le numérique risque de mener à un abandon de cet ancrage spatiotemporel caractéristique des discours de deuil : une des originalités des discours de deuil en ligne est de supprimer le lien entre la commémoration et le lieu de cette commémoration (considéré dans sa dimension spatiale concrète). Dans tous les cas présentés dans ce dossier (et dans d'autres), une page internet (que ce soit un mur *Facebook*, un mémorial numérique, un fil sur un forum de discussion...) joue le rôle de lieu symbolique de rassemblement, sans qu'il y ait coprésence physique de l'ensemble des personnes qui participent à la commémoration. Il s'agit là d'une situation inédite, car la situation de communication des discours de deuil s'en trouve profondément modifiée : alors que la communication s'effectuait jusqu'à présent très majoritairement « en direct »², elle devient différée dans le temps et à distance dans l'espace.

L'apparition de ces nouvelles modalités de deuil en ligne entraîne plusieurs conséquences sur la nature même de la ritualité funéraire. Tout d'abord, le nombre de personnes concernées croît nettement : il est plus facile (matériellement et probablement aussi émotionnellement) de se connecter sur un site que de se déplacer pour un enterrement. Par ailleurs, la part de non-verbal diminue lorsque le discours s'écrit plutôt qu'il ne se dit :

¹ C'est l'expression consacrée mais il serait plus exact de parler de la transformation de la matérialité de ces discours.

² En dehors de quelques cas, à l'instar de l'épithaphe, où la lecture est différée. Néanmoins, on l'a vu, le recours au déictique permet alors de réactualiser la situation d'énonciation au moment de la lecture pour inscrire la commémoration dans le *hic et nunc* de l'endeuillé.

les gestes, les mimiques, l'intonation disparaissent³ lorsque le discours emprunte le canal écrit, tandis que la part de l'image s'accroît. Enfin, la « dématérialisation » du discours conduit à une forme de généralisation du deuil : alors que celui-ci était auparavant réservé aux proches du défunt, il s'étend désormais à des personnes qui traditionnellement, n'auraient pas été concernées. Ainsi, on assiste sur internet à une multiplication des discours qui s'apparentent à des pratiques funéraires, envers des personnes célèbres mais inconnues, ou tout du moins qui n'ont pas été côtoyées en personne de leur vivant⁴. Par ailleurs, le deuil est désormais partagé avec des personnes croisées au hasard de la navigation internet, et c'est là un phénomène tout à fait nouveau⁵. On le voit, l'apparition de discours de deuil sur internet ne va pas de soi : il ne peut s'agir d'une simple transposition de rituels funéraires préexistants, dans la mesure où la digitalisation du discours s'accompagne d'enjeux anthropologiques et sociologiques importants.

2.3. Un système de pratiques

De nombreuses pratiques en ligne prennent le relais de gestes et discours antérieurs à l'émergence du numérique, qu'elles transposent sans toujours les réinventer. Les petites annonces publiées dans la presse écrite font par exemple désormais l'objet de sites dédiés – certains, comme dansnoscoeurs.com, ont du reste été acquis par des groupes médiatiques, en l'occurrence le groupe *Le Figaro*. Aux particuliers publiant sur ces espaces est offerte la possibilité d'accompagner l'annonce d'un espace de commémoration plus étoffé, désigné comme « mémorial », mais l'enquête menée dans ce numéro par Hélène Bourdeloie montre que cet usage « augmenté » demeure très minoritaire, ne dépassant pas 4 % des annonces ; voilà qui relativise la « révolution numérique » du *Figaro* annoncée en 2014 par la directrice du « Carnet du jour »⁶.

Par ailleurs, il semble nécessaire de considérer les usages numériques comme faisant système avec d'autres gestes accompagnant le deuil, en aval,

³ Comme on le verra dans plusieurs contributions, cette disparition est partiellement compensée par le recours fréquent aux smileys, qui peut-être plus encore que dans d'autres discours, visent à exprimer ce qui ne peut l'être (pas uniquement du fait du *medium* écrit qui abolit la part non-verbale de la communication, mais également du fait de la situation que l'on considère souvent comme faisant naître des émotions indicibles).

⁴ Cette pratique visant à rendre hommage au travers du discours à une personne inconnue existait néanmoins déjà sous certaines formes, notamment le recueil de condoléances (par exemple Baudot, 2007).

⁵ Là encore, cela pouvait déjà exister par exemple au sein d'associations de soutien aux personnes endeuillées, mais internet permet la démocratisation d'une pratique qui était antérieurement très marginale.

⁶ < <http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2014/10/31/01016-20141031ARTFIG00343-avis-de-deces-dansnoscoeurs-un-site-pour-faire-son-deuil.php> >.

en amont, ou en simultané. La production des discours en ligne par ceux qui se désignent comme des « mamanges ou des paranges » (parents d'un enfant disparu), rapporte l'article de Catherine Ruchon, entraîne parfois la naissance de relations qui se poursuivent en dehors de l'écran, par des échanges téléphoniques ou des rencontres en direct. De même, les individus qui s'emparent le plus activement des lieux et des gestes traditionnellement associés au deuil – visites au cimetière, commémoration des anniversaires de décès – sont aussi ceux qui, si l'on en croit l'enquête *Usages du web & éternités numériques* (Bourdeleio), s'avèrent les plus présents dans les espaces d'expression numériques.

D'un point de vue communicationnel, l'analyse des discours de deuil numériques appelle donc une approche globale, attentive tant à la circulation et à la transformation des modalités expressives, qu'à leur recombinaison dans des situations vécues comme hybrides. C'est l'ensemble d'une culture du deuil qu'il faudrait pouvoir saisir dans sa dimension discursive, ambition difficile à réaliser bien sûr, mais à laquelle le dossier ici proposé contribue par des éclairages à la fois divers et inédits. Soucieux de prendre la mesure des changements apportés par le déploiement de nouveaux espaces de publication, les articles réunis apprécient également la part de recyclage, de promesses non tenues, ou de discours d'escorte qui accompagnent toujours les innovations numériques, qu'elles aient ou non un lien avec le funéraire.

Ainsi les mémoriaux en ligne, s'ils combinent dans un dispositif médiatique inédit biographie d'anonyme et hommage collectif, héritent-ils d'une rhétorique funéraire marquée au coin d'une tradition séculaire, dominée par les registres épidiétique et hagiographique (Florea) ; de même, aussi inattendus soient-ils parfois, les discours publiés sur les blogs, forums et autres espaces dédiés au deuil en ligne ne font pas l'économie d'une attention à ces « hyperdestinataires » (Bakhtine), ou « participants non ratifiés » (Goffmann) qui déterminent le partage entre ce qui peut ou ne peut pas se dire. L'espace éditorial se voit ouvert, en ligne, à ce que Michel Marcoccia appelle joliment la « cantonade » des lecteurs, qui forme en soi une nouvelle doxa.

L'analyse des nouvelles routines discursives associées à la disparition d'un proche suppose donc de résister finalement à la séduction de ce que Barthes appelait « punctum » – par exemple ces artifices éditoriaux qui promettent la réponse vivante d'un interlocuteur défunt, tels qu'en propose le site jesuismort.com – pour analyser la régularité de pratiques numériques plus hybrides, auxquelles leur caractère ordinaire confère parfois l'invisibilité propre au régime du *studium*. La spécificité du discours de deuil doit en effet être repensée dans un contexte médiatique qui tend à nier la spéciali-

sation des espaces éditoriaux : ainsi les forums de « deuilers » peuvent-ils être hébergés par des acteurs aussi divers que *Doctissimo* ou *Skyrock*.

3. Quelques enjeux du deuil en ligne

Le développement du deuil en ligne soulève plusieurs questions vives que ce dossier cherche à éclairer.

3.1. La mort comme « machine à produire des discours »

La mort a toujours été propice au surgissement de la parole, mais l'émergence du numérique semble produire une intensification de ce phénomène, pour deux raisons. D'une part, la production de discours est rendue plus aisée par le *medium* numérique lui-même, dans la mesure où il autorise l'échange même à distance, où il facilite la production discursive (un clic suffit), où il permet aux anonymes de s'exprimer. D'autre part, l'essor du numérique s'accompagne d'une forme d'incitation à l'écriture : qu'il s'agisse d'hommages, de témoignages, de marques de soutien, l'internaute qui apprend la nouvelle d'un décès est systématiquement invité à réagir. Cette incitation se manifeste de diverses manières : présence d'un cadre pour une éventuelle réponse, calculs et palmarès des nombres de commentaires et publications, invitations éditoriales à « réagir » lors de la publication en ligne d'un article nécrologique – offrant ainsi l'opportunité de « textualiser » les commentaires des lecteurs, et d'accroître de ce fait le trafic sur le site (Marcoccia).

3.2. bouleversement des dispositifs énonciatifs

L'émergence de ces nouvelles formes discursives bouscule le dispositif énonciatif traditionnel du discours de deuil. En premier lieu, alors que la mort médiatique est souvent ce que Jankelevitch nomme une mort en « troisième personne », c'est-à-dire une mort abstraite, impersonnelle, les nouveaux médias ouvrent la voie à une mort en deuxième personne (Jankelevitch, 1966 : 29), voire en première personne (Jankelevitch, 1966 : 26) : il s'agit de la mort de l'autre, du proche, voire de sa propre mort, que les nouveaux formats du web permettent plus facilement d'évoquer ou même de mettre en scène. Incontestablement, il y a là un essor du discours sur la mort privée, qui laisse plus de place à une publicisation de l'émotion intime, dont on cherchera à saisir les formes et les enjeux.

En second lieu, les nouveaux discours sur la mort invitent à une circulation du discours et à une interaction très forte, qui modifie les places : les rites autour de la mort et du mort étaient jusqu'alors essentiellement réservés au cercle intime des proches du disparu. Désormais, les cimetières

virtuels permettent à tout un chacun de se recueillir sur la tombe de François Mitterrand ou de Bob Marley, d'y mettre une fleur ou d'allumer une bougie à leur mémoire, le tout en quelques instants. Il semblerait donc qu'il n'y ait pas tant un changement fondamental des pratiques qu'une intensification de la circulation de la parole, et notamment de la parole partagée, grâce à la systématisation de l'interaction : à cet égard, le deuil en ligne s'inscrit dans le prolongement des rites funéraires traditionnels, et même des rites en général, qui « sont avant tout les moyens par lesquels le groupe social se réaffirme périodiquement » (Durkheim, 1912 : 553). La modification du dispositif énonciatif permise par l'émergence du numérique contribuerait dès lors à montrer la permanence de la communauté face à la finitude de l'être vivant.

3.3. Automatisation de l'écriture

Encadrée par des dispositifs d'écriture informatisés, mise en série sur des plateformes de publications, l'écriture sur la mort se diversifie autant qu'elle se normalise. Les formes mêmes du texte obéissent à de nouveaux formats, voire à de nouveaux genres, combinant l'hommage « personnalisé » rendu à un être « unique », avec une offre proliférante de modèles préécrits. Bien sûr, comme le montrent les discours souvent syntaxiquement fautifs cités par différents articles ici réunis, les espaces de publication en ligne accueillent des propos échappant aux modes de régulation et de correction assurés par les professionnels du texte et de l'édition. Toutefois, la logique de « gabarits » propre aux médias informatisés se décline aussi en modèles de « cartes de deuil », « textes de remerciement de décès » et autres « thèmes de mémoriaux en ligne » : autant de « patrons » pour l'écriture qui inscrivent le texte dans un architexte fortement consolidé, et diversifient l'offre commerciale proposée par les sites spécialisés.

Au fil d'une appropriation désormais inscrite dans plusieurs décennies d'expérimentation, des régularités se font jour, qui perpétuent la nature nécessairement rituelle et conventionnelle propre à l'écriture du deuil. L'article de Marie-Laure Florea montre ainsi comment les hommages aux victimes d'attentats terroristes adoptent de façon systématique le modèle du « mémorial numérique », qui combine, par le jeu des signes passeurs, logique sérielle et logique biographique. Le « biorama » s'impose comme format récurrent dans les échanges des parents endeuillés, montre Catherine Ruchon, réduisant à une succession de séquences rythmiquement normalisée la prolifération des possibles sémiotiques offerts par la combinaison du texte et de l'image fixe ou animée.

Ainsi la pratique publicisée du deuil parental donne-t-elle naissance non seulement à des espaces dédiés, mais aussi à des solutions éditoriales collec-

tivement adoubées, et même à l'adoption d'autodésignations réservées à ces énonciateurs bien particuliers – ces « nécronymes numériques » que sont les « paranges » et les « maranges ».

3.4. Marchandisation

Une fois mis en ligne, les discours *post-mortem* intègrent une économie de discours qui subit les incertitudes propres aux médias numériques : où commence l'échange marchand, où finit l'expression « libre » et gratuite ? « Consommer les morts » est une pratique ancestrale, si l'on en croit Jean-Didier Urbain, qui mentionne notamment des rituels incas ; l'espace numérique renouvelle de façon parfois incongrue le « marché de la mort ».

Les dispositifs médiatiques accueillant les discours de deuil en ligne révèlent de fait de curieux mélanges des rôles. Ainsi les sites d'hommages aux animaux défunts se présentent-ils comme le prolongement des cimetières animaliers, dont Nadine Veyrié décrit la progressive désaffection. Aux utilisateurs des espaces numériques est offerte la possibilité de partager le récit d'une vie vécue avec leur compagnon disparu, ou bien de s'adresser encore, bien après sa mort, à son animal domestique, qu'on imagine répondre avec son langage non verbal (« les chiens ne mentent pas quand ils parlent d'amour »). En passant à l'écran, les hommages aux animaux défunts changent toutefois de statut : car les animateurs de ces sites se trouvent être curieusement intéressés dans un marché funéraire dont ils sont les acteurs à divers titres – comme éleveurs de chiens, ou comme entrepreneurs en crémation animale...

Au-delà de cet exemple singulier, les modèles économiques encadrant la production et la circulation des discours de deuil en ligne sont souvent opaques ; la multiplication des espaces de publication, les opportunités offertes en termes de textualisation du deuil au quotidien sont autant d'éléments qui créent du trafic, de l'audience, et donc des revenus publicitaires pour les sites qui les accueillent. L'hybridation du funéraire et du commercial se loge dans l'incitation à « offrir des fleurs » numériques, qui se fanent au même rythme que les bouquets des cimetières, tout comme dans l'hypertrophie de la fonction conative observée par Marie-Laure Florea à propos des mémoriaux numériques de la presse en ligne régionale. On pourrait y ajouter la possibilité ouverte par certains réseaux comme *Facebook* de créer pour les défunts des comptes commémoratifs – assurant ainsi la production outre-tombe de données personnelles et monétisables.

4. Présentation des articles

Les articles réunis dans ce numéro répondent au pari de la diversité : qu'il s'agisse des cadres théoriques ou des corpus analysés, le choix a été

fait d'ouvrir très largement le spectre de l'analyse, afin de saisir l'ampleur des possibles offerts à l'expression du deuil en ligne.

Les cinq articles s'articulent selon un principe de descente en généralité, passant d'une approche globale des pratiques de deuil, en/hors ligne, à une série d'éclairages consacrés à des formats ou dispositifs plus spécifiques, ordonnés selon leur valeur de singularité.

Issu d'une vaste enquête quantitative et qualitative consacrée aux « éternités numériques », l'article d'Hélène Bourdeloie inscrit l'analyse des discours de deuil numériques dans un contexte socio-culturel en transformation : ainsi le passage à l'écran de l'expression endeuillée prend-il sens vis-à-vis de mutations qui le favorisent – individualisation générale des pratiques sociales, montée en puissance de protocoles funéraires moins liés à la « matérialité » du tombeau, tels que la crémation, accentuation de la mobilité tant familiale que géographique. Le deuil en ligne s'inscrit bien moins dans une rupture avec les pratiques antérieures, que dans une logique de reconfiguration, voire de permanence. Au-delà des innovations techniques, les discours numériques perpétuent des rituels qu'ils réinventent.

C'est le même principe de permanence-transformation qui éclaire l'analyse des « mémoriaux numériques » proposée par Marie-Laure Florea. En confrontant un corpus constitué d'articles parus entre 2015 et 2016 dans la presse française à un ensemble plus vaste de publications liées à la commémoration des victimes du terrorisme depuis septembre 2001, l'auteure pointe les conditions permettant d'identifier l'émergence d'un nouveau genre discursif : il s'agit à la fois de la reprise de traditions rhétoriques bien identifiées (celles de l'éloge funèbre et de l'inscription monumentale), et de leur combinaison dans des dispositifs énonciatifs qui transforment les conditions de la circulation des discours. Ici le rôle de l'architecte s'avère essentiel, car il autorise la combinaison, dans des parcours de lecture choisis par l'utilisateur, de la biographie individuelle et de la perspective synoptique.

C'est aussi un nouveau dispositif éditorial qui transforme, selon l'analyse proposée par Michel Marcoccia, le format pourtant largement stabilisé de la nécrologie. Son article interroge le fonctionnement de l'espace « commentaires » offert par le quotidien *Le Monde* quand il fait passer la rubrique nécrologique du papier à l'écran. Les dix articles nécrologiques isolés pour l'analyse suscitent 193 commentaires – et ce rapport de 1 pour 20 est à lui seul emblématique de la logique exponentielle qui caractérise la production des textes numériques. Plus encore, la lecture systématique de ces « réactions » de lecteurs-abonnés montre à quel point la spécificité du discours de deuil se voit fragilisée par des pratiques numériques largement routinisées ; les réflexes discursifs encouragés par les dispositifs éditoriaux

– revendication d’une légitimité profane, critique de l’autorité du journaliste, dialogue avec les autres commentateurs – font concurrence, dans les commentaires, à l’expression plus ritualisée de l’hommage ou de la peine. A tel point que la part des commentaires réagissant de près ou de loin à l’annonce du décès s’avère largement minoritaire, voire tout à fait marginale.

L’article de Catherine Ruchon est celui qui met en évidence les bouleversements les plus nets : l’analyse d’un corpus de discours numériques autour de la mort d’un enfant (composé d’extraits de forums de discussion, de blogs, de bioramas et de mémoriaux) montre combien internet a infléchi les discours funéraires, tant dans leurs formes que dans leurs fonctions. Ceci s’observe notamment au travers de l’exposition de soi, que Catherine Ruchon explore au travers du concept d’extimité, favorisé par le dispositif numérique ainsi que par la large diffusion permise par le *medium* numérique, qui conduit à une forme de publicisation du deuil. Le corpus analysé montre également une certaine libéralisation du discours, qui, libéré du carcan des genres de discours funéraires traditionnels, développe certains motifs inédits ou certains dispositifs énonciatifs novateurs (notamment épistolaire ou prosopopéique). Au-delà d’une simple réinvention de pratiques anciennes, internet permet dès lors l’émergence de nouveaux formats énonciatifs et de nouvelles fonctions pragmatiques. La portée de ces transformations dépasse le numérique, puisqu’elles ont également un effet rétroactif sur des pratiques de deuil traditionnelles : Catherine Ruchon cite par exemple l’apparition sur les tombes de certains objets personnels (doudous, peluches...) sur les sépultures d’enfants, qui peuvent s’apparenter à cette exposition de ce qui relevait autrefois de l’intime, ou encore la progressive détabouisation d’un sujet aussi sensible que la mort de son enfant.

Si son article demeure dans le domaine du deuil privé et intime, Nadine Veyrié s’intéresse à un sujet plus léger, voire en apparence plus anecdotique, en se penchant sur les cimetières virtuels pour animaux de compagnie. Néanmoins, son analyse rejoint en partie celle de Catherine Ruchon : internet offre un espace pour certaines émotions dont l’expression trouve peu sa place ailleurs et permet un partage intersubjectif au sein d’une communauté de soutien. En effet, si les animaux partagent la vie des hommes, leur mort est en revanche censée être discrète et vite oubliée, et l’expression d’un deuil envers son animal de compagnie n’est pas toujours bienvenue. La comparaison que mène Nadine Veyrié entre les discours de deuil traditionnels et les discours de deuil envers un animal montre que les cimetières virtuels animaliers accueillent une parole qui constitue une forme d’« entraînement » pour des deuils ultérieurs. À cet égard, on pourrait considérer qu’internet est une façon de se réconcilier avec la mort et le deuil.

Références bibliographiques

- ANTOINE, F., (1993), « Mourir au JT. Les cadavres exquis de l'information télévisée » In Marc Lits (ed.), *La peur, la mort et les médias*. Bruxelles : Éditions Vie Ouvrière, 45-64.
- ARIES P., (1977), *L'homme devant la mort*. Paris : Seuil.
- , (1967), « La mort inversée. Le changement des attitudes devant la mort dans les sociétés occidentales », *Archives Européennes de Sociologie*, 8(2), 169-195.
- ARISTOTE, (2007), *Rhétorique*, traduit par Pierre Chiron, Paris, Flammarion.
- ARRIVE, M., (2010), « Entrée "Langage" » In Philippe Di Folco (dir.), *Dictionnaire de la Mort*. s.l. : Larousse, 610-614.
- BACQUE, M.-F., (2008), « Au-delà des mots de la mort... », *Études sur la mort*, 134 (2), 5-6.
- BACHMONT, B., (2010), *Le Sens de la technique : le numérique et le calcul*. Paris : Encre marine.
- BAUDOT, P.-Y., (2007), « Épitaphes oubliées : les registres de condoléances à la mort d'un Président de la République », *Mots – Les langages du politique*, 84, pp. 71-84.
- BAUDRILLARD, J., (1976), *L'échange symbolique et la mort*. Paris : Gallimard.
- BAUDRY, P., (1999), *La place des morts : enjeux et rites*. Paris : Armand Colin.
- BOURDELOIE, H., (2015), « Usages des dispositifs socionumériques et communication avec les morts : d'une reconfiguration des rites funéraires », *Questions de communication*, 28, 101-125.
- CANDEL, E., (2008), « L'œuvre saisie par le réseau », *Communication & langages*, 155, 99-114.
- CANDEL, E., JEANNE-PERRIER, V., SOUCHIER, E., (2012), « Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation de l'écriture », In Jean Davallon (ed.), *L'Économie des écritures sur le web*, Hermès-Lavoisier, 165-201.
- CASILLI, A., (2010), *Les liaisons numériques. Vers une nouvelle sociabilité ?*. Paris : Seuil.
- CLAVANDIER, G., (2009), *Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine*. Paris : Armand Colin.
- COURTOIS, M., (1991), *Les mots de la mort*. Paris : Belin.
- DANBLON, E., (2001), « La rationalité du discours épideictique », In Marc Dominicy et Madeleine Frédéric (eds.), *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*. Paris : DELACHAUX et NIESTLE, 19-47.
- DAYAN, D., et KATZ, E., (1996), *La télévision cérémonielle : anthropologie et histoire en direct*. Paris : Presses universitaires de France.
- DELPORTE, C., (2006), « Mise en scène médiatique de la mort de Chaban-Delmas (novembre 2000) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 90, 141-153.
- DELTEIL, G., (1995), « Rites, lieux de mémoire », *Études théologiques et religieuses*, 70, 229-239.
- DEUZEUNE, Ch.-E., (2003), *La Mort et ses rites*. Copenhague : Le Plein des sens.

- DOMINICY, M. et FREDERIC, M. (eds.), (2001), *La mise en scène des valeurs : la rhétorique de l'éloge et du blâme*. Lausanne : DELACHAUX et NIESTLE.
- DOUEIHI, M., (2011), *Pour un humanisme numérique*. Paris : Seuil.
- DURKHEIM, Émile, (1912), *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*. Paris : Félix Alcan.
- FLOREA, M.-L., (2011), « Dire la mort, écrire la vie », *Questions de communication*, 19, 29-52.
- FREYSSINET-DOMINJON, J., (2001), « Une mort aux quotidiens. Le portrait de François Mitterrand à la une des journaux nationaux du 9 janvier 1996 », *Sociétés & Représentations*, 12, 89-106.
- GEFEN, A., (2010), « Ce que les réseaux font à la littérature », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 2010-2, 155-166.
- HANUS, M., (1998), « Paroles, pratiques, rites et rituels », *Études sur la mort*, vol., (114), 5-16.
- HANUSCH, F., (2010), *Representing death in the news. Journalism, media and mortality*. New York : Palgrave Macmillan.
- HERMAN, T., (2001), « “Le Président est mort. Vive le Président”. Images de soi dans l'éloge funèbre de François Mitterrand par Jacques Chirac » In Marc Dominicy et Madeleine Frédéric (dir.), *La mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*. Paris : Delachaux et Niestlé, 167-202.
- JANKELEVITCH, V., (1966), *La mort*. Paris : Flammarion.
- LAFON, Benoît, (2011), « Les funérailles télévisées », *Questions de communication*, 19, 113-141.
- LITS M.(ed.), (1993), *Le roi est mort... émotion et médias*, Bruxelles, Vie ouvrière.
- MAKAROVA, A., (2006), « La fonction sociale de la rubrique nécrologique », *Hypothèses*, vol., (10), 113-121.
- MARKS, A. et PIGGEE, T., (1998), « Obituary analysis and describing a life lived: the impact of race, gender, age, and economic status », *Omega. Journal of death and dying*, 38, 37-57.
- MARTIGNONI, A., (2004), « Entre trépas et deuil : pratiques d'écriture dans le Frioul du XV^e siècle » In DOUDET, E., (dir.), *La mort écrite : rites et rhétoriques du trépas au moyen âge*. s.l. : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 9-34.
- PANIER, L., (2008), « L'émotion à la “Une”. La mort de Yasser Arafat. » In *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*. Rennes : PUR, 351-371.
- PAVEAU, M.-A., (2015), « Ce qui s'écrit dans les univers numériques », *Itinéraires LTC*, 2015, 2014-1 2015, < <https://itineraires.revues.org/2313> >.
- , (2013), « Genre de discours et technologie discursive. Tweet, twittécriture et twittérature », *Pratiques*, 157-158, 7-30.
- PENE, S., (2011), « Facebook mort ou vif : Deuils intimes et causes communes », *Questions de communication*, 19, 91-112.
- PETIAU, A., (2011), « Internet et les nouvelles formes de socialité », *Vie sociale*, 2, 117-127.

- RINGLET, G., (1992), *Ces chers disparus : essai sur les annonces nécrologiques dans la presse francophone*. Paris : Albin Michel.
- SOUCHIER, E., JEANNERET, Y., LE MAREC, J. (dirs.), (2003), *Lire, écrire, récrire. Objets, signes et pratiques des médias informatisés*. Paris : BPI.
- SPELLNER, B., (2006), « Analyse contrastive des textes multimédias : le cas de la nécrologie », *Les Carnets du Cediscor*, 9, 74-92.
- SVENBRO, J., (1988), *Phrasikleia : anthropologie de la lecture en Grèce ancienne*. Paris : La Découverte.
- URBAIN, J.-D., (1989), *L'Archipel des morts*. Paris : Plon.
- THOMAS, L.-V., 1985, *Rites de mort : pour la paix des vivants*. Paris : Fayard.
- , (1975), *Anthropologie de la mort*. Paris : Payot.
- VAN GENNEP, A., (1909), *Les rites de passage*. Paris : Emile Nourry.
- VOVELLE M., (1993), *L'heure du grand passage : chronique de la mort*. Paris : Gallimard.
- , (1983), *La mort et l'Occident de 1300 à nos jours*. Paris : Gallimard.
- WRONA A., (2011), « La vie des morts : jesuismort.com, entre biographie et nécrologie », *Questions de communication*, 19, 73-90.
- ZIEGLER, C. et BOVOT, J.-L., (2001), *Art et archéologie : l'Égypte ancienne*. Paris : École du Louvre - La Documentation française.
- ZONABEND, F., (1973), « Les morts et les vivants. Le cimetière de Minot en Châtillonnais », *Études rurales*, 52, 7-23.